

# UN BON COUP DE MANCHETTE

Par Cédric Pérolini

**Sous la direction de Nicolas Le Flahec et de Gilles Magniont, de l'université de Bordeaux, s'est tenu en novembre 2015 le premier colloque international consacré à Jean-Patrick Manchette. La singularité et l'intemporalité de son œuvre ont donné lieu à des communications passionnantes. Mais plutôt que de faire déboucher ce colloque sur des « actes », selon la tradition universitaire, Nicolas Le Flahec et Gilles Magniont ont préféré demander aux participants d'écrire des articles à partir de leur réflexion. L'ensemble est devenu un livre, *Jean-Patrick Manchette et la raison d'écrire*, dont il a été fait mention dans la revue. Un autre universitaire et passionné de roman noir revient en détail sur cet ouvrage qui marque un tournant dans les études « manchettiennes » mais, avant toute chose, donne envie de relire Manchette.**

Il y a, chez Manchette, un paradoxe fécond : d'une part, cette fierté prolétaire de l'artisan, qui offre, au plus grand nombre, le fruit de son labeur, dans une maison d'édition populaire – la Série Noire ; et d'autre part, une conscience aigüe de son ambition littéraire et de sa place d'artiste à proprement parler, car « un roman résulte de l'histoire de la littérature ». Il formule lui-même cette tension dans une lettre à Jacques Faule lorsqu'il estime éprouver « une grande envie de communication et de contact » avec un public aussi large que possible, et, « en même temps [...] une peur certaine de la communication et du contact ». Son texte est ainsi « inlassablement travaillé de manière à être bourré à tous égards de ricochets et d'allusions cryptiques ; comme si le texte, en même temps qu'il [le] relie aux lecteurs, devait comporter une série de systèmes de filtrage (au sens policier du terme), afin de toujours conserver quelque chose d'impénétrable ».

Dès lors, Jean-Patrick Manchette nous donne le mode d'emploi de la lecture de son œuvre : pour ne pas l'apprécier sur un malentendu – comme cette « charmante ignorantine » qui n'a pas vu qu'en le citant « elle citait en fait Hegel » – le lecteur doit se doubler d'un enquêteur – littéraire – pour décoder le message. Mais comment conjuguer tant de compétences, philosophiques, idéologiques, anthropologiques, esthétiques, cinématographiques, littéraires, stylistiques ? Avec ce *Jean-Patrick Manchette et la raison d'écrire*, on peut compter sur la vingtaine de chercheurs et d'auteurs qui se sont attelés à ce travail d'investigation. Et il fallait bien ça, car, comme l'écrit Gilles Magniont en introduction, « ces romans de divertissement sont aussi, à s'y arrêter, des textes difficiles, intrication de formes et de contenus qui ne se prête pas aisément au jeu de l'explication ».

Le risque de l'émiettement que prend tout ouvrage collectif est ici endigué par une structure plutôt lisible. La réflexion de Manchette sur l'art du romancier est d'abord présentée : il était à l'auteur de littérature populaire ce que l'ouvrier conscient est au prolétariat. Pleinement lucide en ce qui concerne la dimension littéraire de son travail, il était un produit de ces moments historiques où les forces de production prennent conscience

d'elles-mêmes, et de l'ensemble des enjeux, esthétiques ou idéologiques, que leur ouvrage entretient avec le monde. Il les aborde, notamment dans le cadre de sa correspondance, présentée ici par François Guérif et Jeanne Guyon, ou dans ses chroniques : Christian Roux montre comment Manchette met en tension les notions d'artiste et d'artisan. Puis, de *Apories* à *Vers la poésie*, Xavier Boissel identifie, dans un abécédaire dont l'ordre alphabétique serait libre, un certain nombre de ses caractéristiques.

La deuxième partie du livre opère un zoom avant, des questions de littérature générale aux enjeux spécifiques du polar. Jean Kaempfer propose une arithmétique de Manchette : entre soustraction (l'épure stylistique) et addition (intrusions de la voix narrative) il démontre presque mathématiquement la spécificité formelle de l'auteur. Dominique Rabaté prend le titre *Nada* au pied de la lettre et fait mine de se demander si Manchette n'aurait pas tenté de réaliser l'ambition de Flaubert de faire un livre sur rien ; simple boutade ? se demande-t-il... Et pourtant, derrière cette forme hyperboliquement narrative qu'est le roman policier, il montre que Manchette met en place, dans son roman, une mise en abyme où l'échec de Terrier et sa fascination pour la violence renvoient aux préoccupations propres de l'auteur, et même du néo-polar ; bref, un livre qui tient peut-être, pour plagier Flaubert, par la seule force de ses préoccupations internes. Andrew Pepper compare ensuite les engagements politiques de Dashiell Hammett et ceux de J.-P. Manchette ; ce dernier, conscient des « limites politiques du roman noir », atteint « peut-être une forme plus subtile de contestation », Albain Le Garroy s'interroge enfin sur la représentation du mal dans le roman policier : alors que dans la conception traditionnelle du roman à énigme, le crime menaçait l'ordre social, il se généralise dans le roman noir, et contamine le « héros » lui-même ; Manchette montrerait que c'est dans les déterminismes sociaux qu'il faut rechercher les racines du mal, et, ainsi, ferait œuvre de moraliste. La troisième partie de l'essai montre comment, loin de se cantonner à la littérature de genre, les centres d'intérêt de Manchette sont innombrables : il s'intéresse aussi bien aux divers aspects de la culture populaire qu'aux formes les plus savantes de la

littérature. De façon très libre, Hervé Aubron va voir de l'autre côté du miroir. Il joue sur les mots – et sur le nom de Manchette – il joue cartes sur table et regarde le dessous des cartes, dessous des marques et leur dimension référentielle, pour mieux montrer comment Manchette radiographie une société et ses clichés. Chantal Wionet prolonge le mouvement de zoom en focalisant sur certaines caractéristiques d'écriture de Manchette, l'archer du style, qui plonge ses racines dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle ; elle traque les indices linguistiques et mène l'enquête, en faisant défiler les suspects, Balzac, Flaubert ou Huysmans, en comparant des extraits de romans : « Manchette, pas Manchette ? » Elle révèle ainsi la réalité d'écriture parfois bien plus complexe que la vision behavioriste et réductrice qu'on a de lui. Nicolas Le Flahec montre ensuite comment cette écriture apparemment froide et distanciée relève en fait d'une pudeur qui lui permet de dissimuler l'émotion pour la faire ressortir avec plus de force, sur le mode de la litote.

La quatrième partie de l'étude aborde les échappées de l'auteur en dehors de la stricte littérature : Fabien Gris montre que le Manchette critique de cinéma réfléchit sur un genre qui aurait été assassiné par le conformisme commercial, avec cette mélancolie qui est aussi celle qu'il porte sur le polar, avant que Jérôme Dutel ne tente de réévaluer un curieux objet produit par Manchette en 1979 : *Mélanie White*, état antérieur du roman toujours inachevé *La Princesse de sang*, récit à destination de la jeunesse, richement illustré par Serge Clerc ; curieux objet qui, malgré ses maladresses, témoigne du souci de Manchette de dépasser l'opposition des mots et du dessin pour mieux représenter la réalité. C'est sans doute le lien avec *La Princesse de sang* qui amène à intégrer ici l'analyse très stylistique que Gilles Magniont fait du roman, ou plutôt des états successifs du roman, dans une perspective génétique convaincante, montrant le travail d'épure de l'auteur, qui cherche toujours à « couper le gras, ajouter du nerf », pour retrouver le geste d'écriture du roman noir archaïque.

La dernière partie est consacrée aux transpositions de l'œuvre de Manchette vers d'autres modes d'expression, qu'il s'agisse d'autres arts ou d'autres langues : Muriel Malguy et Mirabelle Rousseau évoquent rapidement leur travail d'adaptation au théâtre de *Iris*, tandis que Henri Portine aborde les bandes dessinées que Tardi et Cabanes ont tirées des romans de Manchette – et on sent bien qu'il aurait aimé pouvoir développer plus largement sa pensée que dans le cadre forcément contraint d'un article. Puis Delphine Gachet évoque la réception de Manchette en Italie, et les difficultés que peuvent rencontrer les traducteurs à transposer la langue de Manchette vers celle(s) de Camilleri. Est alors présenté un entretien de Anne-Sophie Miller avec Donald Nicholson-Smith, traducteur de Manchette vers l'anglais,

et enfin un coup de chapeau que James Sallis, l'auteur de *Drive*, rend à Manchette.

Cet essai collectif permet d'entrer dans l'intimité d'un auteur complexe ; en faisant varier les échelles, du panoramique au gros plan, il met en perspective tout à la fois la diversité et la cohérence de Manchette. Qu'on se le dise, les études universitaires se penchent sur la Série Noire ; et ce mélange des genres rejoint les préoccupations de l'auteur ; préoccupations esthétiques, mais aussi idéologiques : réconcilier. Réconcilier les littératures, hiérarchisées depuis Aristote selon qu'elles sont nobles ou populaires. Et réconcilier, peut-être, les lecteurs, par-delà les clivages socio-culturels, dans la lecture d'un même roman contenant, par sa polysémie, plusieurs niveaux de lecture. Prendre le polar au sérieux, ce n'est donc pas le dénaturer, en faisant du rébarbatif avec du divertissement. C'est le consacrer, en lui donnant ses lettres de noblesse. Ce *Jean-Patrick Manchette et la raison d'écrire* nous offre une série d'études de haute volée sur cet artisan fier de son savoir-faire, sur ce raconteur d'histoires, sur cet artiste très conscient de son inscription dans une tradition littéraire, dans une histoire de l'esthétique et de la philosophie. Un client sérieux pour le prix Maurice Renault... ■

**Jean-Patrick Manchette  
et la raison d'écrire,  
dir. par Nicolas Le Flahec  
et Gilles Magniont,  
éditions Anacharsis, 2017**

